

HISTOIRE HOMMAGE AU GÉNÉRAL CHARLES MANGIN

EXTRAIT DU DISCOURS DE M. FRANÇOIS SUREAU, MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADEMIE FRANÇAISE)

À l'occasion du centenaire de la disparition du général Charles Mangin, Le Casoar publie l'hommage prononcé par l'académicien François Sureau lors de la pose d'une plaque avenue de La Bourdonnais, dernière demeure du général. Sollicité par notre rédaction, son petit-fils, le colonel (er) Emmanuel Mangin (« Souvenir de Napoléon » 1968-70), qui a multiplié cette année les cérémonies mémorielles – de Paris à Metz, Sarrebourg, Verdun, Villers-Cotterêts, Soissons, Laon et Reims – a souhaité nous confier ce texte majeur en complément des études qu'il venait de rédiger. Cet hommage restitue avec force la figure du chef de 14-18 et celle d'une lignée familiale profondément engagée : deux frères saint-cyriens tombés en opérations, six officiers parmi ses enfants et gendres, trois Compagnons de la Libération, dont le général Diego Brosset. Un regard sobre, puissant et nécessaire pour comprendre l'héritage du général Mangin.

C'était avant tout l'homme de l'action ; et puis il avait gagné toutes ses guerres. [...] nous sommes heureux – et rassurés peut-être – de contempler cette étonnante figure de soldat qui nous présente un visage peut-être trop oublié de nous-mêmes.

Car Charles Mangin défie la mémoire nationale, qui aime s'attacher aux idoles, pour les fleurir ou les détruire. Rien en lui de Boulanger, de Pétain, ou même de De Gaulle. La réputation de Charles Mangin est mêlée depuis longtemps. D'un côté, le vainqueur de l'Allemagne en 1918, l'homme de l'offensive de Villers-Cotterêts, apprécié de Clemenceau et de Foch, et qui, très tôt, avait taxé Pétain de passivité et de couardise ; de l'autre "le boucher du Chemin des Dames", qui regardait peu à la vie de ses soldats. Après sa mort en 1925, sa veuve refusera hautement que la Médaille militaire lui fût conférée à titre posthume, parce que le gouvernement avait eu l'étrange idée d'envoyer le maréchal "vainqueur de Verdun" la lui proposer. Pour le clan Mangin, allié du camp Foch, c'étaient Nivelle et Mangin les vrais vainqueurs de Verdun, et non le maréchal qui s'était borné à organiser les arrières, suppléant, dans sa recherche éperdue de la gloire, à son peu de courage militaire par l'habile recherche des appuis politiques.

Mangin est le contraire d'une idole, impossible à sculpter, à déifier. Il bougera sans cesse et se transformera jusqu'à la fin. Il n'a rien, malgré ses nombreux enfants, d'un père à barbe et à statues. À ses enfants, on imagine qu'il a simplement transmis une étincelle venue d'on ne sait où [...]. Sa nature, essentiellement énergie, le porte en avant de lui-même. Aussi, ni le pays, ni la droite, ni la gauche, n'étaient vraiment faits pour l'aimer.

aveugles" qui lancent les nations les unes contre les autres. Sans doute parce qu'il tenait, comme tous les vrais soldats, que la guerre est un mal nécessaire et rien de plus, il professait qu'il fallait s'organiser et agir pour le terminer au plus vite. D'où son goût pour l'offensive [...]. Mangin fut le premier adepte de l'usage massif de l'artillerie, l'inventeur du *trommelfeuer*, le feu roulant des canons. Et c'est ainsi que lui revint d'en finir avec la Grande Guerre par l'offensive du 18 juillet 1918, où se mêlèrent 30 régiments d'infanterie métropolitaine, les zouaves, les tirailleurs, des Marocains, des Malgaches et des Russes, la *big red one*, première division d'infanterie américaine, et où les chars Renault FT furent déployés pour la première fois.

Mangin ne cherchait pas de maître [...]. Sa destinée est tout à fait singulière, comme celle de sa famille. Non seulement par l'ampleur des sacrifices consentis et qui fait qu'entre toutes les tombes du cimetière du Montparnasse, celle de la famille Mangin ne compte



On ne trouve pas chez Mangin d'enthousiasme irréfléchi pour la guerre. Dès *La force noire*, paru en 1910, il déplore ces "forces

que des femmes, les hommes étant aux Invalides, ou enterrés là où ils sont tombés au combat, mais à cause du point secret où l'ensemble de ces sacrifices se nouent, et qui semble s'éloigner au fur et à mesure qu'on s'en approche. Ce n'est en rien un patriotisme ordinaire. La France que les Mangin ont aimée [...] ne se laisse pas facilement définir [...]. Leur pays idéal n'est pas ce curieux mélange de paradis perdu et de terre promise [...]. Ce n'est pas non plus une France progressiste [...]. Elle ressemble davantage à la France d'Hugo [...] celle de cette personne indéfinissable que la raison ordonne de servir [...].



La patrie seule, le service qu'on lui doit, donnaient un sens à sa vie. Il se voyait comme l'instrument d'une destinée collective ; et les autres, des ministres aux soldats, il les tenait pour des instruments aussi. [...] et de là sa dureté, que tous les contemporains ont relevée : "le colonel Mangin, c'est le shaitan". [...] Il ne s'exemptait lui-même de rien. Cette dureté n'avait pas égard aux grandeurs d'établissement. Il pouvait rudoyer un ministre aussi bien qu'un général d'armée, un député comme un caporal-chef. La pitié même ne l'arrêtait pas si la cause était juste. Mangin n'avait aucune naïveté et savait de quoi sont faits, de toute éternité, les hommes qui se sont arrogé le droit de gouverner les autres et quels buts ils poursuivent [...]. Il mettait l'audace au-dessus de tout, jugeant qu'à tout prendre, une guerre commencée doit se finir vite et par une victoire.

Cette pensée n'est pas généralement partagée. On s'installe dans la guerre, surtout en politique, puis on l'oublie ; et elle devient cette toile de fond des carrières éclaboussée par le sang des soldats, qui sèche vite puis s'efface. Lui ne les oubliait pas. [...] Mangin tenait la pusillanimité pour un crime. [...] Débarqué par Clemenceau, qui pourtant l'admirait, pour son soutien aux séparatistes rhénans, il finit sa vie sans argent, ayant dépensé pour ses campagnes et ses soldats une fortune familiale assez considérable, au point que les maréchaux durent organiser une souscription.

gens et se faisant construire des observatoires de forêt à 20 mètres de haut pour dominer le champ de bataille, Mangin n'en restait pas moins ce qu'on nomme aujourd'hui un professionnel averti. Il savait son métier, qu'il assaisonnait en effet, comme plus tard De Lattre, de coups d'éclat difficilement supportables par les bourgeois, comme ce jour où il remonta le Danube en gloire, pour bien montrer aux Allemands qui avait gagné la guerre. Hitler s'en souvint. Après la victoire sur la France, son premier geste fut de faire dynamiter dans la clairière de Rethondes la statue du



Obsèques du général Mangin, le 15 mai 1925, cortège funèbre dans l'allée des Invalides.
© Gallica / Bibliothèque nationale de France

Quant au gouvernement, il n'envoya aucun représentant aux obsèques du vainqueur de la seconde bataille de la Marne. Par la suite, les ministres de la Défense refuseront à quatre promotions successives de Saint-Cyr de porter son nom. Mangin, "l'homme qu'on ne pouvait faire obéir" selon Foch, leur échappait de toutes parts. Une légende noire s'attache d'ailleurs à son souvenir, reprise en chœur par les thuriféraires du maréchal de Vichy. Pour les admirateurs de Pétain, il n'était pas possible que Mangin fût français et d'ironiser sur son luxe oriental, son ordonnance Baba Coulibaly, un Bambara du Soudan, et sa voiture allemande, une Opel au capot troué de balles récupérées quelque part entre la Sambre et l'Oise. [...] Mais bien que singulier, bousculant ses

général Mangin. Il en fit détruire une aussi à Metz et, à Reims, le monument "aux héros de l'armée noire". De même, à leur arrivée dans Paris, ses généraux firent-ils sauter, le 18 juin 1940, le Mangin de pierre qui dominait la place Denys-Cochin. L'œuvre avait eu, semble-t-il, la mauvaise fortune de se trouver sur le passage du Führer qui, en compagnie d'Arno Breker, allait visiter les Invalides. "Mon père n'aura jamais eu d'aussi belle citation", dira l'un de ses fils. [...]

Puisse cette simple plaque au mur d'un immeuble bourgeois témoigner de ce mystère en nous rappelant cet exemple, comme l'inscription du défilé des Thermopyles. Passant, va dire à la France qu'ils sont morts pour obéir à ses lois [...]. »

